

BERNAR SANCHA
DANS L'ÉCRIN DES JOURS NOIRS

Joyero de los Días Negros



Dessiner...

Il faut dessiner! Dire qu'on ne dessine pas parce qu'on ne sait pas dessiner est un oxymoron. On ne sait pas dessiner parce que l'on ne dessine pas. Lorsqu'on dessine, on se rend vite compte de la poésie des marques sur le papier, de la danse de l'outil, du dialogue entre les pigments et les pores du support, de la persuasion des taches et des traits. La contemplation des formes est un plaisir d'observation, mais l'acte de dessiner est l'expérience complète de ce plaisir, à la fois physique et imaginaire. Les dessins de ce petit recueil sont les chimères de ces expériences. La réalité de ces dessins ne peut se trouver que dans l'expérience du dessin, sans contrainte, sans direction, sans modèle. C'est la poursuite de l'expérience qui compte.

Bernar Sancha dessine, irrégulièrement mais toujours avec la même obsession. Chez lui, assis devant une vieille table, sur une mauvaise chaise, ou dans un café entouré d'indifférents, de bruit, de va-et-vient et d'occasionnels curieux qui jettent un coup d'œil furtif au-dessus de son épaule, il se penche sur le papier pour marquer une feuille de sa fine pointe de crayon ou de plume. Sa feuille est un territoire sur lequel il vagabonde sans réel itinéraire, pour découvrir une nature inventée, imaginaire, aux interprétations volatiles.

Dans ses fins ouvrages, la composition générale n'a que peu d'importance. C'est là, sur cette petite portion autour de sa pointe, que son attention est accaparée. « Faire du local » : dessiner dans le moment une aire de quelques centimètres de diamètre, sans se préoccuper du tout, en laissant s'accumuler et s'enchevêtrer les formes, en s'attachant à ce qui est là, à ce qui est vu là, maintenant. Sancha initie chacune de ses expériences avec une nuée. Souvent, il tache la feuille blanche avec un chiffon chargé de fine poudre de graphite, puis l'attaque de coups de crayon. Autrement, la plume-pinceau jette une encre noire d'un geste rapide, acéré et improvisé. Ces taches chaotiques, pleines de nuances, diversifiées de formes et de tons, serviront de base à son improvisation. Il ira y chercher ses visions de modelés, d'ombres, de transparences et d'entrelacs. Taches et traits turbulents et aléatoires, dégradés et contrastes, soumis aux simples mouvements de la main qui n'a que faire d'une structure prédéterminée, auxquels s'accrochent les détails, beaucoup de détails.

Il complète, précise, sculpte, ponce, rehausse et transforme ses nuées en y apposant de petits points, de minuscules taches qui, en s'agglutinant, viendront créer ces enchevêtrements. Ces additions de points et de traits sont souvent conjuguées à des soustractions. Dans ses dessins au graphite, la gomme ne corrige pas, elle ajoute. Effacer les taches de la nuée initiale façonne le motif et constitue un jeu de vides et de pleins qui s'associe aux concave et convexe des modelés. Dans son geste dessinateur, il n'hésite pas à tourner la feuille pour accéder à des compositions alternatives. Dessins non-figuratifs dira-t-on, abstraits peut-être, biomorphes et curvigraphes certainement. Ses encres sont souvent plus agressives, pointues. De ces formes naissent de multiples visions, inséparables de l'expérience des dessins de Sancha, sans que l'identité ne s'en trouve imposée. Elle est encouragée, sur tous ses côtés. Dessins rotatifs ; sans sens autres que ceux qu'il vous plaira de choisir. Pour apprécier cette particularité, vous êtes donc invités à faire pivoter ce recueil afin de scruter ces dessins sous tous leurs aspects. Spécial quatre en un !

L'automatisme dans l'initiation du dessin, n'est donc qu'un départ, un écran. Loin d'être une fin en soi, c'est le début d'un ouvrage de construction hasardeuse, d'un tissage régi par les aléas du moment. L'accident y est inscrit, il lui est attribué un rôle qui transforme la composition sans qu'on arrive à le déceler, nous observateurs, qui ne sommes nous-mêmes que des accidents. Sancha accepte

ouvertement nos interprétations, souvent loufoques, puisque dénuées de fondement. Turbulences et végétaux, collines, oiseaux et bulbes... On découvre là l'expérience surréaliste dans toute sa simplicité et son efficacité. On verra dans cet automatisme rehaussé d'un ouvrage soutenu, une parenté avec les dessins d'André Masson, les décalcomanies d'Oscar Dominguez ou les fumages de Wolfgang Paalen. On y trouvera la recherche de lieux que la réalité ne saurait nous offrir. On y errera tel un nomade sédentaire.

Bernar Sancha pousse l'expérience surréaliste dans l'attaque des derniers reclus de l'égoцентриté artistique, en participant, à fond et depuis nombres d'années, à des créations collectives. Avec d'autres, collaborateurs occasionnels ou réguliers comme le collectif Les Boules, l'identité de ces artistes aux approches et techniques diversifiées s'estompe, s'efface dans des tableaux, des dessins, des collages et des textes poétiques créés sans séparation, sans compartimentation, sans hiérarchie, sans direction, sans signature. Le *cadavre exquis* dépassé, où tous voient ce que les autres font, où tous ont droit de transformer l'intervention de l'autre. Aucun ne décide puisque tous agissent.

« La poésie doit être faite par tous. Non par un. »¹

Cette ouverture au collectif est un prolongement de l'attitude créatrice et surréaliste de Bernar Sancha. Chaque participant est un ajout de visions, une rencontre fortuite, un accident. Ces œuvres collectives se développent dans la



Dessin collectif, deux participants,
Mai 2003. Graphite sur papier,
44.2 x 29 cm

1.- Isidore Ducasse, comte de Lautréamont (1846-1870), Poésies II.

même ouverture aux visions multiples, à l'interchangeabilité des côtés, au dessin comme expérience. L'objet est un souvenir. Rares sont les artistes capables de se fondre dans cette multitude, d'accepter que leurs marques soient modifiées au gré de l'autre, ouvert à la transformation sociale de l'acte créatif. Lorsque l'on y parvient, lorsqu'on abandonne le nombrilisme du créateur solitaire, cette collectivisation de la création devient une source intarissable. Elle retourne nourrir le dessin solitaire. Elle stimule et questionne. Elle est un éclatement du carcan personnel.

« J'aimerais assez, que ceux d'entre nous dont le nom commence à marquer un peu, l'effacent. Ils y gagneraient une liberté dont on peut encore espérer beaucoup... »²

Bernar Sancha aime s'effacer dans le collectif, laisser le hasard guider sa main, susciter les visions d'autrui. Il est de ces artistes qui ne s'encombrent pas d'une carrière, qui ne cherchent aucune notoriété, aucune reconnaissance et surtout, aucune autorité intellectuelle. Il apprécie l'anonymat qui est pour lui source de liberté et d'indépendance. Il ne s'attend pas à être découvert puisqu'il dévoile. Il est de ces artistes obscurs qui surprennent par leur finesse créative et leur détachement. Toutefois, comme eux il nous faut découvrir ses images. Sa création est libre.

Par notre regard, par nos actions,
que l'expérience continue.
Sans entraves, il faut dessiner.

Jacques Desbiens
Janvier 2011

2.- Paul Nougé, "D'une lettre à André Breton", dans *Histoire de ne pas rire*, coll. Cistre / Lettres Différentes, Éd. L'Âge d'Homme, 1980, p. 79.